

Arnaldur Indridason

La rivière  
noire

Métailié

N O I R





# BIBLIOTHÈQUE NORDIQUE



# LA RIVIÈRE NOIRE

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*La Cité des Jarres*

Prix Clé de Verre 2002 du roman noir scandinave  
Prix Cœur Noir 2006 de la ville de Saint-Quentin-en-Yvelines  
Prix Mystère de la critique 2006

*La Femme en vert*

Prix Clé de Verre 2003 du roman noir scandinave  
Prix CWA Gold Dagger 2005 (UK)  
Prix Fiction 2006 du livre insulaire de Ouessant  
Grand Prix des lectrices de *Elle* policier 2007

*La Voix*

Trophée 813, 2007  
Grand Prix de littérature policière 2007

*L'Homme du lac*

Prix Le Polar européen Le Point 2008

*Hiver arctique*

*Hypothermie*

Arnaldur INDRIDASON

# LA RIVIÈRE NOIRE

*Traduit de l'islandais  
par Éric Boury*

Éditions Métailié  
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris  
[www.editions-metailie.com](http://www.editions-metailie.com)  
2011

Titre original: *Myrká*

Copyright © Arnaldur Indridason, 2008

Published by agreement with Forlagid, [www.forlagid.is](http://www.forlagid.is)

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2011

ISBN: 978-2-86424-777-7



Il enfila un jeans noir, une chemise blanche et une veste confortable, mit ses chaussures les plus élégantes, achetées trois ans plus tôt, et réfléchit aux lieux de distraction que l'une de ces femmes avait évoqués.

Il se prépara deux cocktails assez forts qu'il but devant la télévision en attendant le moment adéquat pour descendre en ville. Il ne voulait pas sortir trop tôt. S'il s'attardait dans les bars encore presque vides, quelqu'un remarquerait sa présence. Il préférait ne pas courir ce risque. Le plus important c'était de se fondre dans la foule, il ne fallait pas que quelqu'un s'interroge ou s'étonne, il devait n'être qu'un client anonyme. Aucun détail de son apparence ne devait le rendre mémorable; il voulait éviter de se distinguer des autres. Si, par le plus grand des hasards, on lui posait ensuite des questions, il répondrait simplement qu'il avait passé la soirée seul chez lui à regarder la télé. Si tout allait comme prévu, personne ne se rappellerait l'avoir croisé où que ce soit.

Le moment venu, il termina son deuxième verre puis sortit de chez lui, très légèrement éméché. Il habitait à deux pas du centre-ville. Marchant dans la nuit de l'automne, il se dirigea vers le premier bar. La ville grouillait déjà de gens venus chercher leur distraction de fin de semaine. Des files d'attente commençaient à se former devant les établissements les plus en vogue. Les videurs bombaient le torse et les gens les priaient de les laisser entrer. De la musique descendait jusque dans les rues. Les odeurs de cuisine des restaurants se mêlaient à celle de l'alcool qui coulait dans les bars. Certains étaient plus soûls que d'autres. Ceux-là lui donnaient la nausée.

Il entra dans le bar au terme d'une attente plutôt brève. L'endroit ne comptait pas parmi les plus courus, pourtant il aurait été difficile d'y faire entrer ne serait-ce que quelques clients

supplémentaires ce soir-là. Cela lui convenait. Il se mit immédiatement à parcourir les lieux du regard à la recherche de jeunes filles ou de jeunes femmes, de préférence n'ayant pas dépassé la trentaine; évidemment, légèrement alcoolisées. Il ne voulait pas qu'elles soient ivres, mais simplement un peu gaies.

Il s'efforçait de rester discret. Il tapota une fois encore la poche de sa veste afin de vérifier que le produit était bien là. Il l'avait plusieurs fois tâté tandis qu'il marchait et s'était dit qu'il se comportait comme ces cinglés qui se demandent perpétuellement s'ils ont bien fermé leur porte, n'ont pas oublié leurs clefs, sont certains d'avoir éteint la cafetière ou encore n'ont pas laissé la plaque électrique allumée dans la cuisine. Il était en proie à cette obsession dont il se souvenait avoir lu la description dans un magazine féminin à la mode. Le même journal contenait un article sur un autre trouble compulsif dont il souffrait: il se lavait les mains vingt fois par jour.

La plupart des clients buvaient une grande bière. Il en commanda donc également une. Le serveur lui accorda à peine un regard. Il régla en liquide. Il lui était facile de se fondre dans la masse. La clientèle était principalement constituée de gens de son âge, accompagnés d'amis ou de collègues. Le bruit devenait assourdissant quand ils s'efforçaient de couvrir de leurs voix le vacarme criard du rap. Il scruta les lieux et remarqua quelques groupes de copines ainsi que quelques femmes, attablées avec des hommes qui semblaient être leurs maris, mais n'en repéra aucune seule. Il sortit sans même terminer son verre.

Dans le troisième bar, il aperçut une jeune femme qu'il connaissait de vue. Il se dit qu'elle devait être âgée d'une trentaine d'années; elle avait l'air seule. Elle était assise à une table de l'espace fumeur où se trouvaient d'autres personnes, mais qui n'étaient sûrement pas avec elle. Elle but une margarita et fuma deux cigarettes tandis qu'il la surveillait de loin. Le bar était bondé, mais il semblait bien qu'elle n'était sortie s'amuser avec aucun de ceux qui tentaient d'engager la conversation avec elle. Deux hommes avaient tenté une approche; elle leur avait répondu non de la tête et ils étaient repartis. Le troisième prétendant se tenait face à elle. Tout portait à croire qu'il n'avait pas l'intention de s'en laisser conter.

C'était une brune au visage plutôt fin, même si elle était un peu ronde ; ses épaules étaient recouvertes d'un joli châte, elle portait une jupe qui l'habillait avec goût ainsi qu'un t-shirt de couleur claire sur lequel on lisait l'inscription "San Francisco" : une minuscule fleur dépassait du F.

Elle parvint à éconduire l'importun. Il eut l'impression que l'homme éructait quelque chose à la face de la jeune femme. Il la laissa se remettre et attendit un moment avant de s'avancer.

– Vous y êtes déjà allée ? demanda-t-il.

La brune leva les yeux. Elle ne parvenait pas vraiment à se souvenir où elle l'avait vu.

– À San Francisco, précisa-t-il, son index pointé vers le t-shirt.

Elle baissa les yeux sur sa poitrine.

– Ah, c'est de ça que vous parlez, observa-t-elle.

– C'est une ville merveilleuse. Vous devriez aller y faire un tour, conseilla-t-il.

Elle le dévisagea, se demandant sans doute si elle devait lui ordonner de décamper comme elle l'avait fait avec les autres. Puis, elle sembla se rappeler l'avoir déjà croisé quelque part.

– Il se passe tellement de choses là-bas, à Frisco, il y a de quoi visiter, poursuivit-il.

Elle consentit un sourire.

– Vous ici ? s'étonna-t-elle.

– Eh oui, charmé de vous y voir. Vous êtes seule ?

– Seule ? Oui.

– Sérieusement, pour Frisco, vous devriez vraiment y aller.

– Je sais, j'ai...

Ses mots se perdirent dans le vacarme. Il passa sa main sur la poche de sa veste et se pencha vers elle.

– Le vol est un peu cher, concéda-t-il. Mais, je veux dire... j'y suis allé une fois, c'était superbe. C'est une ville merveilleuse.

Il choisissait ses mots à dessein. Elle leva les yeux vers lui et il s'imagina qu'elle était en train de compter sur les doigts d'une seule main le nombre de jeunes hommes qu'elle avait rencontrés et qui utilisaient des termes comme "merveilleux".

– Je sais, j’y suis allée.

– Eh bien, me permettez-vous de m’asseoir à vos côtés?  
Elle hésita l’espace d’un instant, puis lui fit une place.

Personne ne leur prêtait une attention particulière dans le bar et ce ne fut pas non plus le cas quand ils en sortirent, une bonne heure plus tard, pour aller chez lui, en empruntant des rues peu fréquentées. À ce moment-là, les effets du produit avaient déjà commencé à se faire sentir. Il lui avait offert une autre margarita. Alors qu’il revenait du comptoir avec la troisième consommation, il avait plongé sa main dans sa poche pour y prendre la drogue qu’il avait versée discrètement dans la boisson. Tout se passait pour le mieux entre eux, il savait qu’elle ne lui poserait aucun problème.

La Criminelle fut contactée par téléphone deux jours plus tard. Ce fut Elinborg qui reçut l’appel et prit les choses en main. Des agents de la circulation avaient déjà fermé cette rue du quartier de Thingholt quand elle arriva sur les lieux, en même temps que les gars de la Scientifique. Elle vit le médecin régional de Reykjavik qui descendait de sa voiture. La Scientifique était tout d’abord la seule habilitée à accéder à la scène de crime afin de procéder à ses relevés. Elinborg l’avait gelée, pour reprendre l’expression consacrée des professionnels.

Elle s’était occupée du reste en attendant patiemment leur feu vert pour entrer dans l’appartement. Des journalistes de la presse écrite, de la télévision et de la radio s’étaient rassemblés sur place et elle les observait en plein travail. Ils se montraient insistants, certains étaient même insultants envers les policiers qui leur barraient l’entrée du périmètre. Elle en avait reconnu deux ou trois qui travaillaient pour la télévision, un présentateur minable récemment promu journaliste et un autre qui animait une émission politique. Elle se demandait ce qu’il fabriquait en compagnie de cette clique. Elinborg se souvenait qu’à ses débuts, lorsqu’elle était l’une des rares femmes dans les rangs de la Criminelle, les journalistes étaient plus polis et, surtout, nettement moins nombreux. Elle préférait ceux des quotidiens. Les représentants de la presse écrite s’accordaient plus de temps, ils étaient plus discrets et moins présomptueux

que ceux qui avaient leur caméra à l'épaule. Certains étaient même de bonnes plumes.

Les voisins épiaient depuis leurs fenêtres ou étaient sortis sur le pas de leur porte, les bras croisés dans la fraîcheur de l'automne. L'expression de leur visage affichait clairement qu'ils n'avaient aucune idée de ce qui avait pu se passer. Les policiers avaient commencé à les interroger et à leur demander s'ils avaient remarqué des choses inhabituelles dans la rue, des mouvements suspects aux abords de la maison, des allées et venues, s'ils connaissaient la victime, s'ils étaient déjà allés chez elle.

Elinborg avait autrefois loué un appartement dans Thingholt, avant que l'endroit ne devienne à la mode. À l'époque, ce vieux quartier construit sur la colline au-dessus du centre lui avait beaucoup plu. Les constructions datant d'époques diverses retraçaient l'histoire de l'architecture sur tout un siècle, certaines étaient de simples maisons de prolétaires, d'autres d'imposantes bâtisses construites par des négociants. La classe ouvrière et la bourgeoisie y avaient toujours vécu en bonne intelligence jusqu'à ce que le quartier se mette à attirer des jeunes qui refusaient l'extension perpétuelle de l'agglomération et préféraient venir se nicher au plus près du cœur de la capitale. Des artistes et toutes sortes de bobos étaient venus s'y installer. Quant aux nouveaux riches, démesurément riches, ils avaient acquis les anciens palais des grossistes d'autrefois. Désormais, les habitants arboraient le code postal du quartier comme signe de reconnaissance. C'était le 101 Reykjavik.

Le chef de la Scientifique apparut au coin de la maison d'où il appela Elinborg. Il lui demanda d'être vigilante et lui rappela de ne toucher à rien.

- Ce n'est vraiment pas beau à voir, précisa-t-il.
- Ah bon ?
- On se croirait dans un abattoir.

L'appartement disposait d'une entrée séparée donnant sur le jardin et invisible depuis la rue. Situé au rez-de-chaussée, on y accédait directement par une allée recouverte de dalles qui menait vers l'arrière de la maison. La première chose qui apparut à Elinborg fut le cadavre d'un homme jeune, gisant au

milieu du salon, et dont le pantalon était baissé sur les chevilles. Il n'avait pour vêtement qu'un t-shirt maculé de sang portant l'inscription "San Francisco". Du F dépassait une toute petite fleur.

Sur le chemin du retour, Elinborg s'arrêta dans un magasin d'alimentation. En général, elle accordait assez de temps aux courses et évitait les chaînes à prix cassés, qui n'offraient qu'un choix restreint de produits dont la qualité était, par ailleurs, à la hauteur de la dépense. Mais là, elle était pressée. Ses deux fils l'avaient appelée pour lui demander si elle allait leur cuisiner le dîner qu'elle leur avait promis, ce qu'elle avait confirmé en précisant toutefois qu'il serait un peu tardif. Elle s'efforçait de faire à manger chaque soir. Cela lui permettait de s'asseoir autour d'une table et de passer un moment avec sa famille, même si cela ne durait que le quart d'heure au cours duquel les gamins engloutissaient leur repas. Elle savait également que si elle ne préparait rien, les garçons s'achèteraient des saletés hors de prix avec le peu d'argent qu'ils étaient parvenus à gagner en travaillant pendant l'été ou même qu'ils s'arrangeraient pour que leur père le fasse. Teddi, son compagnon, n'était vraiment pas doué pour la cuisine, il était tout juste capable de cuire des œufs sur le plat et de préparer quelque chose qui ressemblait à de la bouillie de flocons d'avoine, mais cela n'allait pas plus loin. En revanche, il ne rechignait pas à débarrasser et ne renâclait pas devant les tâches ménagères. Elinborg était en quête d'un plat qui ne nécessiterait que peu de préparation ; elle trouva une farce de poisson qui lui semblait correcte, attrapa un paquet de riz, des oignons, prit divers autres produits qui manquaient à la maison et retourna à sa voiture au bout de dix minutes.

Une heure plus tard, la famille s'installa à la table de la cuisine. Le fils aîné râla devant les boulettes de poisson en précisant qu'ils en avaient déjà mangé la veille au soir. Il n'aimait pas les oignons qu'il tria soigneusement sur le bord de son assiette. Le cadet tenait plus de son père et avalait tout ce

qu'on lui donnait. La fille, la benjamine, prénommée Theodora, avait téléphoné pour demander l'autorisation de manger chez son amie avec laquelle elle faisait ses devoirs.

– Il n'y a pas autre chose que cette sauce au soja ? s'enquit l'aîné.

Il s'appelait Valthor et venait d'entrer au lycée. Il avait tout de suite su à quoi il se destinait et choisi la voie commerciale au terme de sa scolarité obligatoire. Elinborg pensait qu'il s'était récemment trouvé une petite amie même s'il n'avait pas abordé le sujet : il restait plutôt secret. Il n'avait toutefois pas été nécessaire à sa mère de mener une longue enquête pour confirmer ses soupçons. Un préservatif était tombé de la poche d'un des pantalons du jeune homme alors qu'elle mettait une machine en route. Elle ne lui avait posé aucune question, c'était le cycle de la vie, mais elle avait été soulagée de voir qu'il se comportait de façon raisonnable. Elle n'était jamais parvenue à l'amener à se confier à elle. Leurs relations étaient assez tendues, ce gamin avait toujours été très indépendant, parfois jusqu'à l'insolence. C'était là un trait de caractère qu'Elinborg ne supportait pas et elle se demandait de qui il le tenait. Teddi s'en tirait mieux avec lui. Le père et le fils partageaient la passion des voitures.

– Non, répondit-elle tout en versant ce qui restait de vin blanc dans son verre. Je n'ai pas eu le courage d'en préparer une autre.

Elle regarda son fils et se demanda si elle devait l'informer de sa découverte, mais se fit la réflexion qu'elle était trop fatiguée pour supporter une dispute avec lui. Sans doute ne serait-il pas franchement ravi d'apprendre qu'elle était au courant.

– Tu nous avais promis du steak pour ce soir, rappela-t-il.

– Et ce cadavre que vous avez trouvé, c'est qui ? demanda le cadet, prénommé Aron.

Il avait suivi le journal télévisé et brièvement aperçu sa mère devant la maison du quartier de Thingholt.

– Un homme d'une trentaine d'années, répondit Elinborg.

– Il a été assassiné ? interrogea l'aîné.

– Oui.



– Aux infos, ils ont dit qu'ils n'étaient pas encore certains qu'il s'agisse d'un meurtre, précisa Aron. Ils ont seulement dit qu'on soupçonnait que c'en était un.

– C'en est bien un, répondit Elinborg.

– Et qui était cet homme? glissa Teddi.

– Il n'est pas connu de nos services.

– Comment a-t-il été tué? demanda Valthor.

Elinborg lui lança un regard.

– Tu sais parfaitement que tu ne dois pas me poser ce genre de questions.

Valthor haussa les épaules.

– C'est pour une affaire de drogue qu'il a été...? risqua Teddi.

– On ne pourrait pas parler d'autre chose? demanda-t-elle. Pour l'instant, nous n'avons presque rien.

Ils savaient en effet qu'ils devaient se garder d'être trop pressants car elle préférait rester discrète sur son travail. Les hommes de la famille s'étaient toujours beaucoup intéressés aux activités de la police et quand ils la savaient sur une affaire importante, ils ne pouvaient s'empêcher de l'interroger sur les détails et allaient même jusqu'à donner leur point de vue. En général, leur curiosité faiblissait quand les enquêtes traînaient en longueur, alors ils la laissaient tranquille.

Ils étaient très friands de séries policières à la télé. Plus jeunes, les garçons avaient été aussi impressionnés qu'excités par le fait que leur mère travaille à la Criminelle, comme ces gens exceptionnels qu'on voyait dans les feuilletons. Ils n'avaient toutefois pas tardé à comprendre que ce qu'elle leur racontait ne correspondait en rien à ce qu'ils connaissaient. Les héros des séries avaient généralement un physique et des attitudes de mannequins, ils étaient excellents tireurs et leurs paroles faisaient mouche à chaque fois qu'ils se frottaient à des malfrats calculateurs. En outre, ils résolvaient les enquêtes les plus complexes à la vitesse de l'éclair et citaient la littérature mondiale entre deux courses-poursuites. Les plus atroces des meurtres étaient perpétrés à chaque épisode, parfois il y en avait même deux, trois ou quatre, le salaud était toujours attrapé à la fin et il recevait un châtement amplement mérité.

Les garçons savaient qu'Elinborg travaillait énormément afin de doper un peu son salaire minable, comme elle disait. Elle leur avait affirmé n'avoir jamais pris part à aucune course-poursuite. Elle ne possédait pas de pistolet et encore moins de fusil automatique, du reste, la police islandaise n'utilisait pas d'armes à feu. Les malfrats, quant à eux, étaient généralement des malheureux, de pauvres types, pour reprendre l'expression de Sigurdur Oli, et la plupart étaient bien connus des services de police. La majorité des affaires concernait des cambriolages et des vols de voitures. La brigade des stupéfiants s'occupait du trafic de drogue et les crimes graves comme les viols atterrisaient régulièrement sur le bureau d'Elinborg. Les meurtres étaient rares, même si leur nombre variait d'une année à l'autre : parfois, il n'y en avait aucun, d'autres années, il pouvait y en avoir jusqu'à quatre. Ces derniers temps, la police avait remarqué une dangereuse évolution : les crimes étaient plus prémédités, le recours aux armes plus fréquent et la violence plus impitoyable.

En général, Elinborg rentrait éreintée dans la soirée et elle préparait le dîner, réfléchissait aux recettes sur lesquelles elle travaillait, car la cuisine était sa grande passion, ou bien elle s'allongeait sur le canapé et s'endormait devant la télévision.

À ces moments-là, les garçons quittaient parfois leurs séries policières des yeux pour regarder leur mère et se disaient que la police islandaise n'était décidément pas à la hauteur.

La fille d'Elinborg n'était pas du même bois que ses frères. Il était vite apparu que Theodora était exceptionnellement douée, ce qui lui avait d'ailleurs valu un certain nombre de problèmes à l'école. Elinborg avait refusé de lui faire sauter une classe parce qu'elle voulait la voir grandir en compagnie d'enfants de son âge, mais le programme n'était absolument pas en adéquation avec ses capacités. Cette gamine avait constamment besoin d'être occupée : elle faisait du basket, étudiait le piano et allait chez les scouts. Elle ne regardait que peu la télévision et, contrairement à ses frères, ne s'intéressait pas spécialement au cinéma ou aux jeux vidéo. En revanche, c'était une véritable papivore qui lisait du matin au soir. Écumant les bibliothèques, Elinborg et Teddi avaient eu toutes

les difficultés du monde à lui fournir des livres en quantité suffisante quand elle était plus jeune et, dès qu'elle avait atteint l'âge requis, elle s'était arrangée pour se les procurer elle-même. Aujourd'hui âgée de onze ans, elle avait, quelques jours plus tôt, tenté d'exposer à sa mère le contenu d'*Une brève histoire du temps*.

Il arrivait qu'Elinborg parle de ses collègues à Teddi quand elle pensait que les enfants ne l'entendaient pas. Ces derniers savaient cependant que l'un d'eux s'appelait Erlendur. Cet homme leur paraissait un peu énigmatique : parfois, ils avaient l'impression que leur mère n'avait aucune envie de travailler avec lui, parfois, il leur semblait qu'elle ne pouvait se passer de sa présence. Les gamins l'avaient bien souvent entendue s'étonner de voir qu'un aussi mauvais père de famille, solitaire et rigide, puisse être aussi bon policier. Elle l'admirait dans son travail, même si l'homme ne lui plaisait pas toujours. Un autre qu'elle mentionnait à l'oreille de Teddi s'appelait Sigurdur Oli. C'était apparemment un drôle d'oiseau, d'après ce que les enfants avaient compris. Quand son nom venait dans la conversation, leur mère poussait souvent un profond soupir.

Elinborg était sur le point de s'endormir quand elle entendit du bruit dans le couloir. Toute la famille était au lit à l'exception du fils aîné, toujours devant son ordinateur. Elle ignorait s'il était en train de faire ses devoirs ou s'il traînait sur les forums de discussion et autres blogs. Il ne s'endormirait sans doute qu'au milieu de la nuit. Valthor avait des horaires tout à fait personnels, il se couchait au petit matin et dormait régulièrement jusqu'au soir quand la chose était possible. C'était pour Elinborg une source d'inquiétude. Elle savait cependant qu'il était inutile d'en discuter avec lui. Elle avait essayé à maintes reprises, mais il s'était montré désagréable et intransigeant quant à son indépendance.

Elle avait pensé à l'homme du quartier de Thingholt toute la soirée. Même si elle l'avait voulu, elle n'aurait pu décrire à ses fils ce qu'elle avait vu. La victime avait été égorgée, les meubles du salon étaient maculés de sang. On attendait le rapport détaillé du médecin légiste. La police pensait que l'agresseur avait agi avec préméditation : il était venu sur les

lieux dans le but précis de s'en prendre à cet homme. On n'avait pas vraiment décelé de traces de lutte. La blessure semblait avoir été pratiquée avec assurance en travers de la gorge, à l'endroit exact où elle causerait le plus de dégâts. Le cou de la victime portait également d'autres entailles, ce qui semblait indiquer que son agresseur l'avait maintenue immobile un certain temps. Il était très probable que l'agression avait été rapide et que l'homme avait été attaqué par surprise. La porte de l'appartement n'avait pas été forcée, ce qui pouvait signifier qu'il avait ouvert à son assassin. Cependant, il était également envisageable qu'une personne l'ait accompagné chez lui ou soit venue lui rendre visite et qu'elle l'ait attaqué de cette manière ignoble. Apparemment, rien n'avait été dérobé et aucun objet n'avait été renversé. Il était peu probable qu'il s'agisse de cambrioleurs, même si on ne pouvait pas exclure l'hypothèse qu'il les ait surpris, avec les conséquences que l'on sait.

Le corps de la victime s'était pour ainsi dire vidé de son sang, lequel avait séché sur le sol de l'appartement. Ce détail indiquait que son cœur avait continué de battre et qu'elle avait continué de vivre pendant un certain temps après l'agression.

Elinborg n'avait pu envisager de cuire à la poêle du muscle de bœuf après avoir vu ça, même s'il lui avait fallu essuyer les reproches de son fils aîné.

*Cet ouvrage a été composé par  
Atlant'Communication  
au Bernard (Vendée)*

N° d'édition : 2812001 – N° d'impression :  
Dépôt légal : février 2011

*Imprimé en France*

